

Pieux Mensonge

—Monique, le facteur est-il arrivé? —Non, mademoiselle, pas encore. —Ah! tant mieux. Et la jeune fille s'arrête, un peu essouffée par sa course matinale; elle a marché vite sous la bise glacée, le long des chemins détrempés. Et maintenant elle attend, une expression de lassitude et de souffrance sur son jeune et joli visage. Elle dépose son livre d'heures, enlève sa grande mante d'hiver et apparaît fine et distinguée dans sa robe de deuil aux plis droits. De nouveau elle interroge la servante: —Grand-mère m'a-t-elle demandé? —Oh! oui, mademoiselle, déjà plus d'une fois. Y a point de crainte, allez, quelle oublie le jour du courrier. Puis, d'une voix basse et dans un gros soupir, elle ajoute: "Hélas! mon Dieu! faut-il non, faut-il si c'est pas trop de malheur?" Nervense, la jeune fille l'arrête: —Tu le vois bien, Monique, il le faut. Un coup de marteau un peu lourd à la porte du jardin; le visage de la jeune fille se contracte. Elle se penche vers la fenêtre pour mieux voir. Comme tout le paysage familier, et armé autrefois, lui paraît triste et morne, comme la grande terrasse semble désolée sous ce ciel gris d'hiver... Ses yeux se voilent. Le jardinier, d'un pas lent, traverse la cour sablée, remet les lettres à Monique. Les voici. Mais la jeune fille ne les regarde même pas; elle va à un petit secrétaire, en tire une autre lettre qu'elle joint au paquet, puis d'un pas décidé, ferme, un peu de raideur dans son action vaine, elle entre chez sa grand-mère. —Pas autre chose. —Pourquoi faire? —Qui vous a suggéré l'idée de ce vol? —Personne, ou plutôt la misère. —Vous avez des complices? —Oui. —Combien? —Un seul. —Où est-il? —En bas, dans le vestibule. —Il attend probablement un signal pour monter? —Naturellement. —C'est un professionnel du vol? —Oui, plus que moi, pour sûr. —Et si vous ne donnez pas le signal, il partira sans doute? —Tiens, parbleu; c'est même peut-être déjà fait, car il doit s'inquiéter. —Bien, laissez-le filer. —Tout à l'heure vous me donnez son nom et son signalement; si la fantasia m'en prend, je le ferai pincer. Vous venez donc tout simplement de voler de l'argent, fructifier mon coffre-fort? —Pas autre chose. —Est-ce vous qui, déjà, il y a trois mois, deviez tenter ce coup-là? —Oui. —Mais nous avons su que vous aviez été prévenue, alors on a préféré attendre un peu. —C'était guère la peine, vraiment? —Savez-vous qui m'a prévenu?

Maintenant elles sont tout près l'une de l'autre. La grand-mère redressée dans son fauteuil, le visage tendu, l'oreille attentive. Odette assise à ses pieds sur un tabouret bas; elle tient entre ses mains la préieuse missive; un grand silence se fait; seul, le feu clair craque et pétille dans la haute cheminée et au dehors le vent fait ployer les arbres et grincer les girouettes. —D'où vient la lettre, ma petite? —Tonjours de Tananarive, grand-mère. L'aveugle ne peut voir la rougeur qui envahit le visage d'Odette tandis qu'elle fait cette réponse, elle entend seulement le bruissement de l'enveloppe dépliée, puis la voix de la jeune fille qui s'éleve douce et péserente. Elle lit. Casont d'abord des expressions de tendresse, le langage d'une profonde et sincère affection. L'absent s'adresse tout à tour aux deux femmes; deux caressant petit enfant presque avec sa grand-mère; plus réservé, plein d'une chaste tendresse avec Odette. La pauvre enfant lésite un instant, sa voix s'étrangle et c'est à peine si elle peut murmurer ces mots: "Ma chère fiancée". Mais par un violent effort elle se raffermie et la lecture continue: "... Bon courage, je vais bien, le temps passe au milieu des travaux et des expéditions. Deux années seront bien vite écoulées et alors je ne vous quitterai plus, à moins que le devoir l'exige, car je sais, ma chère petite Odette, que vous serez une vaillante femme de soldat. A nous deux, nous te soignerons, nous te dorloterons, ma bonne grand-mère. Il faudra bien qu'Odette me permette de partager ce soin avec elle; car alors je serai le maître. ... Je serai vraiment? J'en doute beaucoup, car j'ai bonne envie de continuer à faire toutes ses volontés égoïstes, et aussi quelques transgressions: car je tiens à lui montrer bien vite, en trois ou quatre phrases, quelle âme de profond politicien je recèle et comme l'équilibre sera à compter avec moi plus tard. Mais il s'est endormi. Un bruit sourd et cadencé m'en avertit. J'ai lu souvent, dans les recueils de thèmes allemands et les "morceaux choisis," que les empereurs, voyageant incognito, simulaient à interroger le premier venu, à s'enquérir de l'opinion du populaire. Je feindrai François Joseph, de ne pas vous reconnaître tout d'abord. Et j'en profiterai pour vous dire franchement mon avis sur le rôle souhaitable des empereurs, dans le mouvement social. Je vous ferai toucher du doigt les intérêts véritables de l'Autriche, dans les alliances européennes. Mes manuels d'histoire me sont présents à l'esprit et j'ai suivi sur ce sujet de récentes conversations de table d'hôte. J'examine, pendant qu'il dort, l'impératrice rouler. C'est donc cela, un empereur! Un grand de la terre! Certes je distingue sur son visage des traits qui ne sont pas de tout le monde, un nez très net d'arête, un large front qui m'apprend à cet instant ce que peut être un front de race. Il va s'intéresser beaucoup à moi; c'est évident. Et peu à peu nous ferons plus ample connaissance. Il est probable qu'à Marseille il m'invitera à déjeuner. Je prépare déjà une phrase pour excuser la salissure de mes manchettes: "Sire, le voyage, la pensée, etc." Et après, nous séparerons nous! Oui, nous nous séparerons à regret. Mais nos relations se continueront par correspondance, et je deviendrai son conseiller secret. Je rendrai, si m'en flatte, de fameux services à l'Equilibre

Sous le Voile de l'Incognito.

Je m'étais installé dans un compartiment de la ligne de Nice à Marseille. La nature, avec sa condescendance ordinaire pour les étrangers du Hôtellerie, n'avait rien négligé dans la confection de ce parfait beau jour. Les arbres n'hésitaient pas à être verts, au risque de se voir taxés de banalité. Le ciel ne rougissait point d'être bleu. J'avais pour unique compagnon un monsieur d'un certain âge, en costume de voyage gris et correct. Sa voix une vieille habitude, je cherchais quelle profession il fallait lui attribuer, quand, à l'examen de sa moustache et de ses favoris gris, de sa belle stature, un entrefilet d'un journal du matin me revint en mémoire. J'avais tout bonnement devant moi S. M. l'empereur d'Autriche, qui voyageait incognito. Qu'allait-il se passer? J'étais très ému, je l'avoue. Une occasion, un store à baisser, un journal ramassé, et j'échangerais quelques paroles avec ce grand souverain. Mon Dieu! pourquoi ces aventures-là vous prennent-elles ainsi au dépourvu? Laissez-moi ressaisir mes esprits. Faites que ce potentat ne me parle pas tout de suite, afin que j'aie le temps de préparer de simples et nobles réponses à ses questions égoïstes, et aussi quelques transgressions: car je tiens à lui montrer bien vite, en trois ou quatre phrases, quelle âme de profond politicien je recèle et comme l'équilibre sera à compter avec moi plus tard. Mais il s'est endormi. Un bruit sourd et cadencé m'en avertit. J'ai lu souvent, dans les recueils de thèmes allemands et les "morceaux choisis," que les empereurs, voyageant incognito, simulaient à interroger le premier venu, à s'enquérir de l'opinion du populaire. Je feindrai François Joseph, de ne pas vous reconnaître tout d'abord. Et j'en profiterai pour vous dire franchement mon avis sur le rôle souhaitable des empereurs, dans le mouvement social. Je vous ferai toucher du doigt les intérêts véritables de l'Autriche, dans les alliances européennes. Mes manuels d'histoire me sont présents à l'esprit et j'ai suivi sur ce sujet de récentes conversations de table d'hôte. J'examine, pendant qu'il dort, l'impératrice rouler. C'est donc cela, un empereur! Un grand de la terre! Certes je distingue sur son visage des traits qui ne sont pas de tout le monde, un nez très net d'arête, un large front qui m'apprend à cet instant ce que peut être un front de race. Il va s'intéresser beaucoup à moi; c'est évident. Et peu à peu nous ferons plus ample connaissance. Il est probable qu'à Marseille il m'invitera à déjeuner. Je prépare déjà une phrase pour excuser la salissure de mes manchettes: "Sire, le voyage, la pensée, etc." Et après, nous séparerons nous! Oui, nous nous séparerons à regret. Mais nos relations se continueront par correspondance, et je deviendrai son conseiller secret. Je rendrai, si m'en flatte, de fameux services à l'Equilibre

A SANTIAGO DE CUBA.

Santiago de Cuba, 21 mars. —L'avis américain Dolphin est arrivé ce matin de La Havane avec le directeur général des postes Payas. Le secrétaire de la marine Moody et ses compagnons de voyage viennent par chemin de fer à Santiago. Ils iront probablement demain à Guantanamo pour inspecter le site choisi pour un dépôt de charbon. Ohute de grêle dans l'Alabama. Atalia, Alabama, 21 mars. —Un ouragan de grêle et de pluie a causé hier de dommages considérables dans les champs de la région d'Atalia. A Cedar Bluffs le vent a pris presque les proportions d'un cyclone, arrachant plusieurs maisons de leurs fondations. Deux jeunes garçons du nom de Bishop ont été tués. Maintenez que les Américains sont fous. Mettez-vous au travail. Pour le faire intelligemment et ménager l'argent aussi bien que le temps, envoyez chercher immédiatement le NOUVEAU ANNUAIRE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. DE SOARDS, 1903. Il contient un Annuaire Général, un Annuaire Commercial, un Annuaire Officiel de Sociétés et de matières diverses et un Nouveau Guide de Rues, tous nouveaux, originaux et up-to-date. Prix local et Par express \$6.40, expédié au reçu du montant. Reconnu par la presse et le public le plus correct et le plus complet qui ait jamais été publié. Les changements apportés depuis notre dernière édition sont plus grands en nombre et en importance que depuis bien des années. Etant une publication de souscription, il n'y a qu'un nombre limité d'exemplaires en vente qui sont ceux de souscripteurs délinquants. SOARDS' DIRECTORY CO. LTD., Editeurs. Salles 35 et 46, 606 Place Commerciale, au coin de la rue Camp, 4 mars 1903.

Un corbeau avisé.

On a observé, il y a quelque temps, en Angleterre, un cas de sagacité bien curieux chez un corbeau apprivoisé, mais qui circulait librement dans le jardin de son maître. Celui-ci avait installé un appareil à incubation artificielle, et lorsque les poussins furent nés, il les plaça dans le jardin, derrière un treillage de fil de fer. An bout de quelque temps, on trouvait chaque jour, plusieurs de ces poussins, la tête tranchée. On pensa d'abord que les rats étaient les auteurs du crime; mais enfin on découvrit le vrai coupable. C'était maître corbeau. Et voici comment il opérât: il arrivait devant le treillage avec un morceau de viande dans son bec, le déposait contre le treillage, et aussitôt se retirait de côté, où les poussins ne pouvaient l'apercevoir. Ceux-ci, à la vue de la nourriture, accourraient, et passant la tête entre les barreaux se mettaient à picorer avec avidité. C'est à ce moment précis que le corbeau qui se tenait jusque là immobile, à l'affût, apparaissait soudain, assomait les poussins à coups de bec et leur arrachait la tête. On le voit, il y avait là une série d'actes prémédités et raisonnés. Le corbeau, peut-être, après avoir constaté précédemment que les poussins étaient avides de viande, leur en apportait en guise d'appât; puis se cachait pour ne point les effrayer; et, ensuite, il les décapitait et dévorait leur tête, son morceau préféré.

Situation compliquée en Irlande.

Londres, 21 mars. —L'annonce que le gouvernement projette une loi modifiant le home rule en Irlande vient compliquer la situation, qui présente déjà un imbroglio extraordinaire. Aucune mesure relative au home rule ne peut être soumise au parlement cette année, et M. Wyndham, secrétaire de l'Irlande, va très probablement nier l'existence d'un tel plan. Mais toute dérogation peut être regardée comme un échappatoire politique due au désir du gouvernement de ne pas soulever de nouvelle opposition parmi ses propres partisans jusqu'à l'adoption de la loi sur le rachat des terres irlandaises, vers le mois de septembre.

NO POISON Has Ever Been Found in the Enamel of AGATE NICKEL-STEEL Kitchen Utensils The BLUE LABEL Pasted on Every Piece PROVES IT.

AGATE NICKEL-STEEL WARE. WE MAKE 1520 KINDS. A. BALDWIN & CO., Limited. Coin Camp et Commune, NOUVELLE-ORLEANS.

CHARBON.

Charbon Pittsburg. Charbon Alabama. Charbon Anthracite. Coke de Gaz et Fonderie. W. G. COYLE & CIE., 333 RUE CARONDELET.

NOUVEL HOTEL ST-CHARLES.

Un grand Moderne de Françoise. Mariages, Réceptions, Banquets et Soupers après le théâtre préparés sur application. A. E. BLACKLEY & Co., Limited, Propriétaires.

The MONONGAHELA RIVER CONSOLIDATED COAL & COKE CO.

PAUL SCHEIDT, Agent. CHARBON GROS ET DETAIL. Les Commandes des Familles Sollicitées.

J. GARLICK, L'UNIQUE AFFICHEUR.

Les meilleurs tableaux, localités résultats. Bureau: 633 Place Commerciale 107-108

—Pas autre chose. —Pourquoi faire? —Qui vous a suggéré l'idée de ce vol? —Personne, ou plutôt la misère. —Vous avez des complices? —Oui. —Combien? —Un seul. —Où est-il? —En bas, dans le vestibule. —Il attend probablement un signal pour monter? —Naturellement. —C'est un professionnel du vol? —Oui, plus que moi, pour sûr. —Et si vous ne donnez pas le signal, il partira sans doute? —Tiens, parbleu; c'est même peut-être déjà fait, car il doit s'inquiéter. —Bien, laissez-le filer. —Tout à l'heure vous me donnez son nom et son signalement; si la fantasia m'en prend, je le ferai pincer. Vous venez donc tout simplement de voler de l'argent, fructifier mon coffre-fort? —Pas autre chose. —Est-ce vous qui, déjà, il y a trois mois, deviez tenter ce coup-là? —Oui. —Mais nous avons su que vous aviez été prévenue, alors on a préféré attendre un peu. —C'était guère la peine, vraiment? —Savez-vous qui m'a prévenu?

—Je m'en doute. —C'est un malheureux comme moi, à qui j'avais d'abord proposé l'affaire. —Son nom? —Pierre. —C'est un prénom cela; mais son nom de famille! —Il n'en a pas. —C'est la dernière réponse parut étonner mon José. Il réchât durant quelques secondes. —Connaissez-vous son adresse? —Non; car il n'avait plus de domicile depuis longtemps. —C'est vraiment la misère qui vous a poussé à ce vol? —Abolument. —Après mon renvoi de vos bureaux, pour une psocadille, il y a six mois de ça, comme je n'avais pas de certificat, et qu'il m'était impossible de donner votre maison comme référence, je n'ai pu retrouver de place. Alors, vous comprenez, les flâneries, les mauvaises fréquentations, les révoltes contre la société, la faim, tout ça vous travaille, vous retorne les idées. A force de côtoyer des filons et des escarpes, on devient comme eux. Pendant que le Blondin tentait ainsi d'expliquer les motifs, détestables en réalité, qui l'avaient poussé à devenir infâme, don José réfléchissait. —Si je me souviens bien, dit-il, vous étiez, avant votre faute,

noté comme un employé intelligent et de bonne tenue. —Je le crois. —Vous êtes assez instruit? —Comme tant d'autres, ni plus ni moins; enfin, je sais bachelier. —C'est suffisant, lorsque l'on continue ensuite à travailler par soi-même. —Puis, comme sous l'empire d'une décision soudaine, l'Américain, changeant de ton, reprit: —Avez-vous de la famille? —Non, je n'en ai plus; du moins ni père ni mère, ils sont morts, tous deux, il y a cinq ans. Quant aux oncles et aux cousins, je ne les vois pas; ils habitent le Nord de la France. —A Paris, vous êtes seul? —Malheureusement. —C'est bien. A continuer

Feuilleton L'Abelle de la N. O. 57 Commencé le 16 Février 1903 LE CALVAIRE D'AGNES PAR SIMON BOUBÉE. CINQUIÈME PARTIE L'homme au masque blanc

ble esprit et de la plus haute vertu et qui avaient fort approuvé leur fille d'adopter, en quelque sorte, l'enfant naturelle de son mari. Agnès, transportée de Paris au château d'Hérival, ne sentit pas sa mélancolie s'atténuer dans cette somptueuse mais sévère demeure. Dès son arrivée au château d'Hérival, Agnès s'était préoccupée des moyens de correspondre avec Gontran. Ce n'était pas facile. Le bureau de poste était fort éloigné du château, il fallait remettre le courrier à un facteur qui venait tous les soirs et le grand due lui-même se chargeait de ce soin. Il était donc impossible à la jeune fille d'envoyer, de cette façon normale, une lettre à son ami. Quant à se rendre elle-même au bureau de poste, cela souffrait de réelles difficultés. On la laissait rarement seule et elle n'avait aucune confiance dans la femme de chambre qui avait remplacé Christine auprès d'elle. Un jour, elle eut des nouvelles de Gontran par un homme de lettres très bavard, que le grand due recevait volontiers dans son intérieur et qui connaissait son Paris sur le bout du doigt. Gontran était devenu tout drôle; il affectait une gaieté inaccoutumée, mais en réalité, il devait être rongé par quelque

chagrin secret; c'était un homme qui cherchait à s'étourdir. Nous sommes obligés de constater qu'Agnès, tout en plaçant sincèrement son ami, éprouva quelque chose qui ressemblait à une satisfaction d'amour-propre: c'était, évidemment, leur séparation qui chagrinnait Gontran. Or, quelle est la femme, voire la meilleure, qui n'est pas quelque peu chatoignée dans les fibres les plus délicates de son cœur par l'idée qu'un homme souffre pour elle! Cependant, elle chercha plus activement que jamais, un moyen de consoler ce pauvre Gontran. Si ces entrefaites, arriva un château un autre visiteur, pour le moins aussi bavard et pour le moins aussi "parisien" que l'homme de lettres. C'était le baron Anelin, membre du Jockey Club, sportsman distingué mais parfait imbécile. Il venait de Trouville, où, disait-il, les courses avaient été extrêmement brillantes. Tout Paris y était et on avait remarqué entre autres, le petit Montégar en compagnie du baron de Tolbiac, encore une fois récalé. Montégar se dégoardissait enfin: il avait l'air d'être au mieux avec Clara Fougère, une divette d'opérette en train de devenir étoile de première grandeur, bien qu'elle n'eût ni voix ni talent.

Ces caquets n'étaient point destinés aux "chastes oreilles" de Mlle de Saint-Aubin; ils y pénétrèrent nonobstant; les jeunes filles amoureuses ont l'attention si éveillée et l'ouïe si fine! La pauvre Agnès reçut le coup en plein cœur: elle était trop inexpérimentée pour pardonner à son fiancé une fantaisie galante, un amour de passage. Gontran lui fit l'effet d'un véritable félon, mais elle ne l'en aimait que davantage. Les femmes siment que l'on souffre pour elles, mais aussi, aiment tout particulièrement ce dont elles souffrent, — en amour surtout. Il n'y a pas d'amoureuse complète sans les navrances de la jalousie. Peut-être l'affection qu'Agnès éprouvait pour Gontran tendait-elle à s'engourdir un peu quand ce coup d'aiguillon la réveilla. Sans plus se préoccuper des moyens de faire parvenir ses lettres à Gontran, Agnès, enfermée dans sa chambre, lui en écrivit plusieurs, dix peut-être, qu'elle déchira sans les achever. C'étaient des investives, des plantes, des réquisitoires, d'amers reproches, de tendres remontrances... Enfin, un peu calmée et en état de réfléchir, la pauvre enfant finit par rédiger cette missive, se félicitant elle-même de sa sagesse, et sa prudence et sa dignité: